

— Pas le moins du monde.

— Je vais vous le dire alors.

J'aime votre fille, et votre fille m'aime. Je ne pourrais l'épouser après avoir versé votre sang, ou vous avoir déshonoré en vous traînant devant un tribunal. Je viens donc vous demander la main de Christine que j'espère épouser le plus tôt possible. Je partirai aussitôt avec elle pour ne plus jamais revenir dans ce pays, car mon retour nous serait fatal à tous deux.

Après avoir écouté Pierre attentivement, Darcy s'éclata de rire.

— Que trouvez-vous de si plaisant dans la demande que je vous fais ? M. le comte, dit Pierre sans s'émouvoir.

— M. le comte ? à qui vous adressez-vous donc ?

— A M. le comte de Lagusse, qui, après avoir souillé le nom qu'il portait, lequel l'aurait conduit à l'échafaud, s'est caché sous le pseudonyme de Darcy.

— Monsieur, rugit le comte en montrant la porte à Pierre, sortez !

Pierre ne bougea pas.

— Sortez ! répéta Raoul avec fureur — c'était bien là l'impudent aventurier Raoul qui parlait ainsi.

— J'attends une réponse, répondit Pierre toujours immobile.

— Ah ! vous attendez une réponse ? Eh bien ! En voici une. Jamais tant que je vivrai, vous n'épouserez Christine, dont j'ai déjà promis la main à un autre.

— Et avez-vous consulté Mademoiselle Christine là dessus ?

— Cela ne vous regarde pas. D'ailleurs, ma fille fera selon ma volonté. Et maintenant, que vous connaissez ma réponse, sortez !

— Certes ! voilà une chose que je n'aurais jamais crue ! Mais elle n'aurait pas dû m'étonner puisqu'elle venait de vous. Comment, vous ne rougirez pas de donner votre fille à cet Edmond Narceau, à ce misérable, à ce voleur, à ce bandit ! Vous êtes un malheureux, et les noms de misérable, de voleur, d'assassin, de meurtrier, sont encore trop faibles pour désigner un monstre tel que vous !

Une rage féroce s'empara du comte de Lagusse. Saisissant Pierre au collet, avant que celui-ci eût le temps de se défendre, il l'entraîna vers la porte.

Par respect pour Christine, Pierre se laissa faire par celui qu'il croyait le père de sa fiancée.

Mais pendant que Darcy ouvrit la porte, ce qui prit un peu de temps, Pierre put se dégager de l'étreinte de son ennemi, et lui dire :

— Monsieur le comte nous nous reverrons.

Darcy rentra dans la salle à manger. Il était pâle et suait à grosses gouttes ; ses traits étaient défaits, et l'écume qui était sortie de sa bouche, lorsqu'il avait soulevé Pierre dans ses bras, avait taché son col et sa chemise.

Les deux jeunes filles s'aperçurent de l'état dans lequel se trouvait Darcy.

— Quel est donc cet homme que vous avez été obligé de mettre à la porte ? demanda Julie.

— Un insolent qui ne reviendra pas, je crois.

Puis s'adressant à Christine : Christine, dit-il, quelqu'un qui aspire à ta main, m'a prié de lui servir d'intermédiaire auprès de toi.

Christine sourit de joie.

Elle croyait que cette demande venait de Pierre, et que Darcy l'agréait avec plaisir ; aussi jouit-elle pendant une seconde d'un bonheur inexprimable.

Celui qui aspire à cette faveur, continua Darcy, est un jeune homme que tu connais bien, qui s'en-

tend très-bien dans les affaires et que j'estime beaucoup. De plus, il t'aime éperdument. Je crois que tu accepteras cette offre, car.....

Christine ne lui laissa pas le temps d'achever :

— Sans doute que j'accepterai, mon Père, si cela vous fait plaisir.

— Je n'en attendais pas moins de toi. Le prétendant s'appelle Edmond Narceau.

— Vous vous trompez, mon Père, n'est-ce pas ? Vous avez dit Edmond Narceau.

— Je ne me trompe nullement, Christine ; c'est bien de lui que je veux parler. Ne serais-tu pas prête à obéir aux desirs de ton père ?

— Mais j'aime Pierre, mon Père.

— Et Pierre, interrompit Julie...

— Ta, ta, ta, fit Darcy, peut-être n'es-tu pas aimée autant que tu le crois de M. Hervart, qui lui rappelait, en ce moment, des souvenirs peu agréables.

— Vous vous trompez, papa, fit Julie, personne n'aimera jamais Christine plus que M. Hervart.

Darcy s'attendait bien à rencontrer de la résistance, mais il croyait que Julie, tout en protestant contre ce mariage, verserait des larmes sur son ancien amour et que loin de défendre Christine aussi bravement, son chagrin la ferait taire.

Il redoutait d'abord les pleurs de Julie, à qui il n'aurait pas voulu faire de peine ; mais maintenant, il craignait beaucoup plus ses paroles et les encouragements à la résistance qu'elle ne manquerait pas de donner à Christine. Il connaissait bien son sang, et la tête de Julie.

— Te tairas-tu, toi ? fit-il brutalement. Qu'est-ce que cela te fait ? Mêlé- toi donc de tes affaires.

L'impatience commençait à l'aveugler, et il perdait toute prudence.

— Mais mon Père, lorsqu'il s'agit du bonheur de Christine, de ma sœur, il me semble que j'ai bien le droit de la défendre un peu, si toutefois elle n'aime pas votre Monsieur Narceau.

Et Julie prononça avec dédain le nom du courtier.

— Et certes, je suis loin de l'aimer, continua Christine.

— Criez plus haut si vous voulez, fit Darcy, mais Christine épousera M. Narceau.

— Je ne l'épouserai pas.

— Comment ? désobeir à ton père.

— Et elle fera bien, fit Julie.

— Puisque je ne l'aime pas, mon père.

— Tu te révoltes donc contre mon autorité !

— En cela, oui.

— Eh bien, tant pis ! C'est toi qui l'auras voulu, s'écria Darcy hors de lui. Jamais ma fille ne se révoltera contre son père, et toi, si tu agis ainsi, c'est que tu n'es pas de mon sang. Entends-tu ? je ne suis pas ton père ; tu es une pauvre fille, que j'ai recueillie et élevée comme ma propre enfant, et voilà aujourd'hui ma récompense !

— Christine fit entendre un cri de désespoir.

— Et en voici la preuve, s'écria Darcy, en jetant à Christine cette feuille qu'il avait arrachée dans le petit livre de velours la nuit de l'incendie de la rue Craig, et qu'il portait continuellement sur lui. Quoique le papier en fut jauni, Christine put encore lire distinctement :

Née à Montréal, le 5 juin 1841

Marie Louise Christine Delaunay

Baptisée le 7 du même mois.

VI.

LA LETTRE.

Christine] faillit s'évanouir. Mais Julie accourut pour la recevoir dans ses bras.